

## La vulgarisation scientifique est-elle possible ?

### L'affaire Sokal : grandeurs et misères de l'interdisciplinarité

*Céline Beaudet*

*Université de Sherbrooke*

*This article delves into the controversy between scientists and social science scholars fuelled by American physicist, Sokal, in the late 90s. The viewpoints of Sokal and Bricmont are examined in detail (two articles and a book); so are the responses and reprisals of French scholars Jeanneret, Richelle and Jurdant, contained in three books. Over and above the misunderstandings and polemics, the article brings to light strong disagreements about science and scientific discourse. In fact, the questions of how to popularise scientific research satisfactorily and to link language and reality lie at the heart of the controversy.*

En 1996, Alan Sokal, physicien et chercheur à l'Université de New York, publiait, dans la revue américaine *Social Text*, un article intitulé « Transgressing the Boundaries. Toward a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity<sup>1</sup> » (Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique). Dans cet article, l'auteur affirmait, entre autres, ne plus être soumis au dogme selon lequel « il existe un monde extérieur à notre conscience, dont les propriétés sont indépendantes de tout individu et même de l'humanité tout entière », ce qui l'amenait à conclure que « la "réalité" physique, tout autant que la "réalité" sociale, est fondamentalement une construction linguistique et sociale<sup>2</sup>. » Dans la foulée de ces raisonnements, l'auteur remettait en question la constance de la loi de la gravitation universelle exprimée par Newton, proposant plutôt de la soumettre à un jugement d'historicité. Son argumentation s'appuyait essentiellement sur un montage de citations de philosophes et d'intellectuels majoritairement français, traduits en américain, et auxquels les auteurs publiés dans *Social Text* se réfèrent souvent.

Au moment où paraissait son article dans *Social Text*, Sokal publiait un autre article<sup>3</sup>, réfutant le contenu absurde du premier et mettant en cause le sérieux et la crédibilité des éditeurs de la revue qui avaient accepté de publier de telles inepties. D'après Sokal, ces éditeurs s'inscrivent dans un courant de pensée relativiste postmoderne, en rupture flagrante avec la tradition rationaliste des Lumières, courant qui afflige les secteurs des études littéraires et des sciences humaines dans les universités américaines<sup>4</sup>. Le physicien y accusait les postmodernes américains de tenir des discours creux et vides de sens, qu'ils légitiment en s'appuyant sur un certain nombre d'auteurs pour la plupart français et dont l'œuvre se caractérise par des emprunts au langage de la science mathématique et physique, emprunts effectués à tort et à travers, dénotant une incompréhension profonde des concepts qui les sous-tendent. Dans la liste de ces auteurs creux et obscurs cités par Sokal dans son article canular figuraient, entre autres intellectuels français, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Félix Guattari, Luce Irigaray, Jacques Lacan, Bruno Latour, Jean-François Lyotard, Michel Serres et Paul Virilio. Les citations dont le physicien avait émaillé son propos postmoderne avaient pour point commun de tenter l'importation de notions mathématiques ou physiques dans un discours philosophique, sans donner à ces notions leurs sens scientifiques. Seul le jargon scientifique semble avoir motivé ces emprunts, ce qui, estimait Sokal, contribue à fabriquer un effet de sens de rigueur dont serait dupe le lecteur qui n'entend rien à la science en général et aux mathématiques et à la physique en particulier. Ces abus de langage seraient nocifs pour les sciences humaines, prises en flagrant délit de bêtise, et pour les sciences pures, dont l'image ainsi galvaudée obscurcit le jugement des lecteurs et laisse croire que le savoir scientifique ne s'exprime que dans une langue inaccessible.

La révélation du canular a entraîné un débat très animé entre spécialistes de la science et spécialistes des sciences humaines, d'une part, et entre Américains et Français, d'autre part. Les articles d'opinion ont foisonné dans la presse américaine et française<sup>5</sup>. Alan Sokal s'est associé au physicien Jean Bricmont pour publier, en 1997, un livre sur l'affaire : *Impostures intellectuelles*<sup>6</sup>. Faisant suite à la parution de ce livre sont publiés, en 1998, trois ouvrages : *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, de Yves Jeanneret<sup>7</sup>, *Impostures scientifiques*, sous la direction de Baudoin Jurdant<sup>8</sup>, et *Défense des sciences humaines. Vers une désokalisation ?*, de Marc Richelle<sup>9</sup>. Ces publications sont particulièrement intéressantes dans la mesure où y sont discutées les conditions d'émergence d'une vulgarisation scientifique satisfaisante tenant compte de la nature et des limites du langage et de la communication. Ces conditions, comme on pourra le constater, font l'objet d'un âpre débat, lequel s'alimente à même la difficulté

d'articuler et donc d'expliquer de manière satisfaisante les rapports entre langage et réalité. Nous proposons donc ci-après une lecture critique de ces auteurs, selon ce thème directeur.

### **Impostures intellectuelles (Alan Sokal et Jean Bricmont)**

D'entrée de jeu, Sokal et Bricmont affirment :

Depuis quelques années, nous sommes étonnés et irrités par l'évolution intellectuelle de certains milieux universitaires américains. De vastes secteurs des études littéraires et des sciences humaines semblent s'être convertis à ce que nous appellerons, pour simplifier, le « postmodernisme », un courant intellectuel caractérisé par le rejet plus ou moins explicite de la tradition rationaliste des Lumières, par des élaborations théoriques indépendantes de tout test empirique, et par un relativisme cognitif et culturel qui traite les sciences comme des « narrations » ou des constructions sociales parmi d'autres (p. 11).

Ce que les auteurs cherchent à mettre en évidence, au premier chef, ce sont « certaines confusions mentales, fort répandues dans les écrits postmodernes, qui portent à la fois sur le contenu du discours scientifique et sur sa philosophie » (p. 14). En bref, les théoriciens postmodernes abusent du langage scientifique, abus qui consistent, selon les termes mêmes des auteurs, à : 1) parler abondamment de théories scientifiques dont on n'a, au mieux, qu'une très vague idée ; 2) importer des notions de sciences exactes dans les sciences humaines sans donner la moindre justification empirique ou conceptuelle à cette démarche ; 3) exhiber une érudition superficielle en jetant sans vergogne des mots savants à la tête du lecteur, dans un contexte où ils n'ont aucune pertinence ; 4) manipuler des phrases dénuées de sens et se livrer à des jeux de langage. « Ce que nous critiquons, c'est la prétention à tenir des propos profonds sur des sujets qui ne sont compris, au mieux, qu'au niveau de la vulgarisation » (p. 15), résumant les deux auteurs.

Non contents d'essaimer leur discours de mots ambigus ou de non-sens conceptuels, les auteurs que fustigent Sokal et Bricmont rassemblent, dans leurs productions, tous les avatars de la pensée dite postmoderne, soit :

... l'engouement pour des discours obscurs, le relativisme cognitif lié à un scepticisme généralisé vis-à-vis du discours scientifique, l'intérêt excessif pour les croyances subjectives indépendamment de leur valeur de vérité et

L'importance accordée au langage par opposition aux faits auxquels ceux-ci font référence (ou pire, le rejet de l'idée même qu'il y ait des faits ou qu'on puisse y faire référence) (p. 186).

En retour, Sokal et Bricmont plaident pour l'adoption de principes guidant la recherche en sciences humaines et ses relations avec les sciences exactes, tentant ainsi de définir les conditions nécessaires pour qu'émerge une vulgarisation scientifique qui ne soit pas tromperie. Ces conditions sont les suivantes : savoir de quoi on parle, expliquer en termes simples les phénomènes auxquels réfère le vocabulaire emprunté, ne pas soumettre le vocabulaire scientifique à la dérive sémantique par le jeu des métaphores et des analogies, éviter l'argument d'autorité et, enfin, ne pas mélanger scepticisme spécifique et scepticisme radical, ce dernier ouvrant la voie au relativisme cognitif absolu permettant d'affirmer, en bout de compte, que tout est texte<sup>10</sup>, fiction et construction sociale.

Ce scepticisme radical absolu constitue, du point de vue des auteurs, la pierre angulaire des errances qu'ils reprochent aux postmodernes. Les rôles sociaux des systèmes de pensée et leur valeur cognitive ne sont pas à mettre sur un même plan, plaident-ils. Ainsi en va-t-il, par exemple, d'une vision créationniste et évolutionniste des origines de l'humanité, dont les fondements sont radicalement différents (savoir ésotérique, dans un cas, et savoir basé sur l'accumulation et la vérification de données factuelles sur la réalité et sur des hypothèses quant aux relations que les données expriment entre elles) et qui ont des valeurs de vérité différentes. Ces deux systèmes de pensée ont des fonctions sociales différentes entre lesquelles il serait présomptueux d'établir une hiérarchie. Par contre, leur valeur de vérité, nettement distincte, est tributaire de la croyance dans un cas, et d'une démonstration rigoureuse, dans l'autre. Les auteurs récusent avec force l'idée selon laquelle la vérité n'est qu'une croyance localement acceptée comme telle ou qu'elle ne correspond qu'à une certaine interprétation (p. 196). « À l'heure où la superstition, l'obscurantisme et le fanatisme nationaliste et religieux se portent à merveille, il est à tout le moins irresponsable de traiter avec légèreté ce qui, historiquement, a été le seul rempart contre ces folies, à savoir la vision rationnelle du monde », concluent les auteurs (p. 207), qui estiment que « l'attitude scientifique, entendue dans un sens très large — un respect pour la clarté et la cohérence logique des théories et pour la confrontation de celles-ci avec les faits — est aussi pertinente en sciences humaines qu'en sciences exactes (p. 194).

## L'affaire Sokal ou la querelle des impostures (Yves Jeanneret)

Dans un exercice de réfutation assez long et souvent obscur, Yves Jeanneret, professeur de sciences de l'information et de la communication à l'Université Charles-de-Gaulle à Lille, retourne les arguments de Sokal et Bricmont contre eux-mêmes. Il s'en prend, tout d'abord, à l'idée selon laquelle les postmodernes abusent de la métaphore tandis que les scientifiques ne s'exprimeraient qu'en langage transparent. Ainsi, souligne-t-il, Sokal a intitulé sa réfutation de l'article canular « A Physicist Experiment with Cultural Studies », jouant du sens métaphorique du terme « Experiment » puisqu'il ne s'agit pas ici d'une expérience scientifique :

Si astucieuse et disqualifiante qu'elle soit, la manœuvre n'a pas sur le plan méthodologique les caractères qui permettraient d'établir les conclusions avancées dans le méta-texte. (...) Si l'on veut invoquer, non la méthode scientifique, mais la logique, la manœuvre *Social Text/Lingua Franca* montre que certains éditeurs ont pu être pris une fois en défaut, *Impostures intellectuelles* prouve que certains auteurs ont formulé occasionnellement des références fausses à la physique. Une extension de ces constats constitue, non une expérimentation ni une réfutation, mais une induction, plus ou moins argumentée (p. 23).

L'intitulé du livre de Sokal et Bricmont, *Impostures intellectuelles*, inspire à Jeanneret la réflexion suivante :

Sokal et Bricmont avaient annoncé, dans la presse, un livre sur les impostures scientifiques des philosophes postmodernes. Ce sera : *Impostures intellectuelles*. Deux glissements (de philosophie postmoderne à intellectuels et d'impostures scientifiques à impostures intellectuelles) qui indiquent suffisamment que les cibles et les griefs ont de nouveau eux-mêmes glissé (p. 133).

Autrement dit, l'auteur accuse Sokal et Bricmont de généralisation abusive, argument qu'il reprendra plus loin pour récuser la valeur de citations tronquées illustrant la supposée ineptie d'un groupe d'intellectuels français qualifiés de postmodernes par Sokal et Bricmont. À la défense des sciences humaines d'expression française, Jeanneret recense dans l'ouvrage de Sokal et Bricmont les procédés de langage et de discours (relevant de la rhétorique) par lesquels ils bâtissent une idée négative du courant postmoderniste et créent l'illusion d'une pensée unique. Au contraire, d'après Jeanneret, le postmodernisme « souffre d'une certaine instabilité sémantique, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun accord clair sur sa signification parmi les chercheurs » (p. 204). Poursuivant sur cette lancée, il affirme que :

... les auteurs postmodernes ne sont d'accord sur rien : ni sur la nature précise de la modernité, ni sur le sens du préverbe *post* qui désigne la sortie de cette modernité, ni sur le type de regard que doit porter le théoricien sur les phénomènes baptisés postmodernes, ni sur un corpus des œuvres postmodernes capable de définir une filiation intellectuelle (p. 205).

Autrement dit, le concept même de postmodernité ridiculisé par Sokal et Bricmont est d'abord un effet de discours, résultat de manipulations langagières plutôt que d'une lecture sérieuse des œuvres incriminées.

Jeanneret argumente contre l'idée sokalienne « abusivement simple » qu'il existerait un état de langue transparent, enchâssé dans une forme rhétorique idéale. « Parler de clarté est formuler la nécessité de réfléchir au rapport entre la qualité des œuvres et leur capacité à être lues par divers lecteurs : la référence à la question de la clarté est donc, sans doute, le signe d'un regard sur la culture qui ne néglige pas les conditions de la diffusion sociale de la culture. » L'idée d'un modèle universel de clarté, postulée implicitement par Sokal et Bricmont, ne serait, selon Jeanneret, que « le degré zéro d'une problématique de la trivialité. Elle ne pose la question de la diffusion des œuvres intellectuelles qu'à partir de leur conformité à un modèle rhétorique, supposé capable de produire des textes à la fois pleinement socialisés, tout à fait bien pensés et dotés d'une écriture sans prose. (p. 194)<sup>11</sup>

Jeanneret, en conclusion, en appelle à la nécessité de se débarrasser :

... de l'illusion que certains discours théoriques seraient métaphoriques et d'autres non, que certains emprunteraient les termes à un régime parfaitement univoque tandis que d'autres se livreraient à des glissements incontrôlés. (...) Les physiciens puisent en permanence dans le vocabulaire courant pour créer des terminologies. C'est évidemment parce que ce vocabulaire est chargé d'images évocatrices, pour eux et pour ceux auxquels ils présentent leurs travaux qu'ils le choisissent. Lors même qu'ils déterminent un régime strict de définition de chacun de ces termes, ceux-ci n'en continuent pas moins à fonctionner sémiotiquement selon un cadre plus large d'interprétation, et cela pour tout le monde, du chercheur au lecteur de revues de vulgarisation, en passant par l'étudiant (p. 246).

## Défense des sciences humaines (Marc Richelle)

Contrairement à Yves Jeanneret, Marc Richelle, professeur émérite de psychologie expérimentale à l'Université de Liège, reprend à son compte le point de vue sokalien sur le pédantisme intellectuel qui sévit dans les sciences humaines en général et dans son propre champ d'étude, la psychologie, en particulier, ce qui lui inspire les propos suivants :

Il faut y voir d'abord le reflet, dans un domaine (la psychologie) encore exposé à ce genre de supercheries, des fantaisies intellectuelles dont se nourrissent, époque après époque, certaines castes de pseudo-penseurs. Il y a là un curieux phénomène sociologique dont Paris est sans doute le lieu privilégié. La gloire se forge, pour les esprits de cette sorte, en s'emparant de quelque notion propre à une science et en en faisant un thème à la mode autour duquel le délire verbal se donne libre cours (p. 18).

À la décharge des éditeurs de *Social Text*, dupes de l'article canular de Sokal, Richelle affirme toutefois :

... que la ligne de démarcation entre ce qui est « bon » (et dès lors publiable, pour rester dans ce domaine) et ce qui est « mauvais » (et non publiable) n'est pas toujours simple à tracer (sauf peut-être en mathématique, ou en physique, mais il y a lieu d'en douter). En effet, même en présence de données expérimentales parfaitement recueillies et exposées, on pourra toujours s'interroger sur la validité et l'exhaustivité des liens établis avec les travaux antérieurs, et sur la portée donnée aux résultats par rapport aux théories en cours ou à des théories alternatives (p. 25).

Et, à la décharge des intellectuels en sciences humaines, Richelle met en doute l'existence d'un problème spécifique aux sciences humaines lorsqu'il y a « recours en toute incompetence à d'autres sciences » (p. 29). Abondant dans le même sens que Sokal pour dénoncer la vacuité des propos des intellectuels ridiculisés dans son article, Richelle consacre toutefois un chapitre de son livre à recenser des cas d'inepties similaires du côté des scientifiques et de publication d'articles insensés dans des revues scientifiques renommées.

Les travers dénoncés par Sokal et Bricmont ne sont pas à sens unique, ils ne sont pas le seul fait de quelques représentants des sciences humaines faisant mauvais usage des sciences exactes. On les rencontre symétriquement chez des

mathématiciens et physiciens qui n'hésitent pas à maltraiter des concepts qui relèvent du domaine des sciences humaines, sans se soucier du sens qu'ils y prennent ni de l'état des recherches à leur sujet (p. 101).

Mais l'auteur n'est pas à la recherche de coupables. Dans un chapitre intitulé « Plaidoyer pour la métaphore », Richelle, s'il reconnaît l'aspect abusif de l'exploitation de la métaphore chez les postmodernes incriminés, prend tout de même la défense de cette figure de rhétorique avec conviction, en particulier de sa valeur heuristique et pédagogique, se distançant ainsi de l'idée d'une langue transparente, d'où seraient absents les effets de sens.

L'analogie, la métaphore, Aristote déjà l'avait observé, sont des outils essentiels dans nos efforts de compréhension du réel aussi bien que dans notre exploration des potentialités du langage (p. 44).

Richelle illustre sa pensée par de nombreux exemples d'analogies fructueuses en psychologie, en informatique, et il estime que le procédé « produit incontestablement des changements de perspectives très féconds dans les disciplines concernées » (p. 50). Les bévues commises par certains ne doivent pas occulter les mérites du raisonnement par analogie qu'entraîne l'usage métaphorique du langage. Les emprunts de concepts entre sciences, même mal compris, peuvent être la source de nouvelles idées.

Souvenons-nous que la métaphore est un jeu de la liberté, un exercice producteur de nouveauté, d'inattendu, d'insolite, l'une des sources principales de l'enrichissement du langage humain, et c'est vrai qu'il ne va pas sans risques. Ses errements, voire ses extravagances sont le prix à payer pour que ce jeu se poursuive (p. 58).

Richelle pose comme nécessaires l'activité de vulgarisation des savoirs scientifiques en sciences humaines et l'importation de notions scientifiques dans des discours de disciplines autres que scientifiques. Cet intérêt à l'égard de la science, de la part de non-scientifiques, suscite chez l'auteur une question à laquelle il s'empresse de répondre :

Pourquoi ne s'en tiennent-ils pas à ce qui leur est familier ? C'est évidemment parce que chaque nouveauté scientifique suscite un questionnement des idées en cours, ébranle des croyances établies — et éventuellement le pouvoir qui se fonde sur elle — ou, plus profondément, laisse ouvertes des interrogations qui rongent l'esprit de l'homme, et dont certaines se font, paradoxalement, plus

aiguës à mesure que la connaissance progresse. Il est inévitable, et il est souhaitable, que ce débat se perpétue, avec ses turbulences, et ses mouvements en sens contraires (p. 68).

La liberté d'emprunt des idées entre champs disciplinaires s'assortit toutefois, selon Richelle, d'un devoir de clarté et d'intelligibilité, qui, s'il ne garantit pas la vérité ou l'honnêteté des propos est tout au moins la condition nécessaire de la communication en démocratie.

L'obscurité du discours est incompatible avec une pratique véritablement démocratique. Ou bien elle fonde une caste d'initiés qui se distinguent du reste de la société, éventuellement pour y exercer un pouvoir indiscutable. Ou bien elle tisse pour ceux qui en usent un refuge qui les met à l'abri des oscillations de l'autorité (p. 77).

Richelle termine sa réflexion sur une double proposition dans le but de revaloriser les sciences humaines et de rendre plus satisfaisantes leurs relations avec les sciences exactes. D'abord, il en appelle à une formation plus rigoureuse des élèves en sciences humaines pour augmenter leur aptitude à lire et à écrire des textes de genres différents dont ils auront appris à décoder le sens et à restituer le contenu tout en pratiquant l'art de la vulgarisation. La clarté, peut-on déduire, en substance, des propos de l'auteur, c'est aussi le résultat de la mise en œuvre d'un ensemble de techniques et de connaissances se rapportant à l'écriture et à la lecture, toutes disciplines confondues.

Ensuite, il plaide pour la reconnaissance de l'insuffisance des fonds alloués à la recherche en sciences humaines, en regard de l'argent investi en sciences pures. Si nul ne conteste l'importance des sciences, il faudrait faire preuve d'irrationalisme pour ne pas reconnaître la multiplicité des problèmes humains et l'importance de leur consacrer des fonds de recherche qui dépassent le niveau des aumônes qui leur sont maintenant consacrées. Ainsi, l'auteur résume-t-il l'importance de reconnaître aux sciences humaines le « titre de sciences dignes de ce nom » en soulignant la gravité des problèmes auxquels elles tentent de trouver des solutions :

Et quelles sont les priorités aujourd'hui ? La violence, la faim, la pollution, la maladie, la surpopulation, le chômage, etc., sont, pour l'essentiel, des affaires de comportement humain (p. 108).

## Impostures scientifiques (sous la direction de Baudoin Jurdant)

Le recueil d'articles publié sous la direction de Baudoin Jurdant, professeur de sciences de l'information et de la communication à l'Université de Paris VII, réunit seize auteurs dont les contributions ont été préalablement présentées sous forme de communications ou publiées comme articles dans des revues spécialisées. Nous ne résumerons ici que l'introduction du recueil, rédigée par Baudoin Jurdant.

D'abord, Jurdant résume ainsi ce que le physicien cherchait à prouver par la mise en place du canular :

Son premier article faisait partie d'un « dispositif littéraire expérimental » dont l'objectif était de vérifier l'hypothèse suivante : les recherches sur la science et la culture telles qu'elles sont pratiquées dans de nombreux départements sur les campus universitaires américains témoignent d'une absence totale de rigueur qui les rend illégitimes. Hypothèse annexe : cette absence de rigueur est directement liée à l'influence de ces auteurs français à la mode aux États-Unis auxquels l'article de *Social Text* faisait abondamment référence pour illustrer, précisément, cette influence pernicieuse (p. 8).

Selon Jurdant, les enjeux de cette expérience ne sont pas tant scientifiques que politiques et éthiques. Ils se rapportent aux relations de pouvoir entre les disciplines universitaires, plus précisément entre sciences pures et sciences humaines, constat qui inspire à Jurdant les propos suivants :

C'est peut-être le premier reproche que l'on pourrait adresser à l'auteur de l'article canular initial : celui d'avoir brutalement remis en cause, avec son « expérience de physicien », des équilibres instables, des positions fragiles et des dispositifs subtils à travers lesquels se gèrent depuis longtemps les rapports entre sciences de la nature et sciences de l'homme, sciences dures et humanités, connaissance scientifique et connaissance idéologique, savoirs d'experts et sens commun, science et politique, rationalité occidentale et cultures traditionnelles, scientisme et idéologies intégristes, disciplines « pures » et spécialités hybrides, etc. (p. 10).

L'affaire aura entraîné, d'après Jurdant, un durcissement, une radicalisation d'oppositions latentes, effet qu'il déplore.

Jurdant prête des intentions sensationnalistes au « physicien farceur » responsable d'un spectacle intellectuel hypermédiatisé et émet l'avis suivant lequel la stratégie sokalienne a des effets inhibiteurs sur « l'envie de réfléchir sérieusement » (p. 10). Cela n'empêche pas Jurdant, et les signataires des seize articles rassemblés dans ce

recueil, de tenter d'éclaircir le sens de toute l'affaire et de se défendre des accusations dont ils estiment faire l'objet comme chercheurs en sciences humaines. La réfutation de Jurdant porte essentiellement sur l'argument du sens commun convoqué par Sokal pour discréditer de « nouveaux champs de recherche en quête d'identité — les études culturelles et les recherches sur la science » (p. 10). Cet argument ne tient pas, exprime en substance Jurdant, car les scientifiques admettent eux-mêmes que « la science s'élabore non pas dans le droit fil du sens commun, mais bien contre lui, contre l'opinion, contre la doxa : ce n'est pas tant que l'opinion pense mal, disait Bachelard, mais plutôt qu'elle ne pense pas. » (p. 16). Les progrès de la science l'ont éloignée toujours davantage du sens commun<sup>12</sup> et c'est bien grâce à la vulgarisation, souligne Jurdant, qu'un lien s'est maintenu entre sciences et sens commun, n'en déplaise au physicien.

Jurdant s'en prend ensuite à une conception naïve de la vulgarisation scientifique, où l'on postule que :

... le contenu strictement scientifique de ces énoncés est censé rester inchangé malgré son passage à travers le prisme langagier des différentes couches sociales et milieux socioprofessionnels dont les scientifiques-vulgarisateurs et les journalistes tentent d'aiguiser la curiosité (p. 17).

Toutefois, signale Jurdant :

ce qui disparaît des reformulations diverses programmées par la vulgarisation scientifique, ce ne sont pas seulement les éléments méthodologiques et/ou technologiques qui définissent la seule perspective du spécialiste, c'est aussi la pertinence de tous les autres points de vue possibles. Cette pertinence s'efface au profit d'une compréhension simplifiée par sa référence au réel (p. 17).

Or, s'empresse d'ajouter Jurdant :

N'oublions pas que ce qui définit la compréhension scientifique d'un énoncé scientifique, c'est bien évidemment cette appréhension juste des conditions méthodologiques et technologiques de production de cet énoncé (p. 17).

L'objectivité définie par Sokal n'est donc que le point de vue de scientifiques désireux de transformer en réalités objectives les résultats de recherches d'où les chercheurs sont absents. « On a alors affaire à une réalité vue de nulle part puisque détachée de tout ce qui, sur le plan méthodologique et technologique, fait exister le regard (très artificiel) du savant » (p. 18). Cette pseudo-objectivité, qui se prétend « l'expression directe — sans médiation techno-méthodologique — des réalités du

monde » (p. 20) est évidemment un leurre, selon Jurdant, et elle sert bien les intérêts des scientifiques, qui apparaissent ainsi dénués de préjugés, de perspectives humaines et de motivations personnelles.

On comprend mieux dès lors pourquoi les recherches sur la science ou les études culturelles peuvent exaspérer beaucoup de scientifiques. Alors que ceux-ci font tout pour obtenir des résultats « purs », « décontaminés » de toute interférence humaine, « objectifs », d'une exactitude et d'une précision confondantes, d'une beauté quasi divine (non humaine), ne voilà-t-il pas que des sociologues et des historiens, bien humains quant à eux, se mettent à examiner ces résultats à la loupe de l'histoire ou des réseaux pour voir comment ils ont été effectivement produits, au prix de quelles ruses, de quels labeurs, de quelles négociations, de quelles querelles, de quelle ingéniosité aussi, ils sont devenus ce qu'ils sont (p. 20-1).

À l'instar de Yves Jeanneret et de Marc Richelle, Baudoin Jurdant légitime, en sciences humaines, les emprunts de sens à la science et la polysémie qui découle de leur décontextualisation.

Bien que ce soit précisément cette polysémie qui se trouve à l'origine de la plupart des erreurs épinglées par Sokal et Bricmont, nous la croyons très utile : elle permet aux énoncés scientifiques d'échapper des mains de leurs producteurs sur un mode différent de celui qui les attache à des objets concrets. Nous la croyons féconde, car elle nourrit la créativité littéraire d'une multitude de récits intéressants, notamment à travers ce qu'ils nous disent de leurs auteurs. Elle restaure la texture imaginaire de la pensée scientifique elle-même (p. 19).

## Notes

- 1 *Social Text*, n° 46-7, été-automne 1996.
- 2 Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Éditions Odile Jacob, 1997, p.12.
- 3 Alan Sokal, « A Physicist Experiment with Cultural Studies », *Lingua Franca*, May-June 1996, p. 62-4.
- 4 Dans un article intitulé « Rationality and Realism, What is at Stake? » (*Daedalus*, automne 1993, p. 55-83), le philosophe américain John Searle, professeur à l'Université de Californie à Berkeley, soulève lui aussi le problème que pose la confrontation entre conception rationaliste et conception postmoderne de la connaissance. On peut lire dans cet article, traduit par Patrick Peccate et diffusé sur Internet (voir note 5) : « Dans quelques-unes des disciplines des sciences humaines et des sciences sociales, et même dans certaines écoles professionnelles, deux cultures universitaires plus ou moins distinctes se sont actuellement

- développées — on pourrait presque dire deux Universités différentes. La distinction entre ces deux cultures passe par les frontières des différentes disciplines. Elle n'est pas précise, mais elle existe. L'une d'entre elles est la culture universitaire traditionnelle dédiée à la découverte, l'extension et la diffusion de la connaissance telle qu'elle est habituellement conçue. L'autre présente une diversité bien plus grande d'attitudes et de projets, mais dans le seul but de la caractériser, je la décrirai comme la culture du « postmodernisme ». (...) Les postmodernistes essaient de contester certaines conceptions traditionnelles sur la nature de la vérité, de l'objectivité, de la rationalité, de la réalité et de la qualité intellectuelle. » (p. 1–2/20)
- 5 Pour prendre la mesure médiatique de ce débat et lire une quantité impressionnante d'articles sur le sujet, voir le site web « Sokal et Bricmont, le postmodernisme et les sciences, etc. », à l'adresse suivante : <<http://peccate.rever.fr/SokalBricmont.html>>
  - 6 Sokal, Alan et Jean Bricmont (1997). *Impostures intellectuelles*, Éditions Odile Jacob, 276 p.
  - 7 Jeanneret, Yves (1998). *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Presses universitaires de France, 274 p.
  - 8 Jurdant, Baudoin (sous la direction de) (1998). *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Éditions La découverte/Alliage, 332 p.
  - 9 Richelle, Marc (1998). *Défense des sciences humaines. Vers une désokalisation ?*, Éditions Mardaga, 120 p.
  - 10 L'engouement des postmodernes pour le mot texte s'explique ainsi, selon John Searle (article cité en note 4, p.12/20) : « Si l'on abandonne l'engagement envers la vérité et la qualité intellectuelle, qui constitue le cœur même de la tradition rationaliste occidentale, il paraît alors arbitraire et élitiste de penser que certains livres sont supérieurs à d'autres sur le plan intellectuel, que certaines théories sont tout simplement vraies et d'autres fausses, et que certaines cultures ont engendré des produits culturels plus importants que d'autres. Il semble au contraire qu'il soit alors naturel et inévitable de penser que toutes les cultures sont constituées de manière intellectuellement égales. Certaines de ces caractéristiques se reflètent dans les études textuelles par un changement de vocabulaire. On n'entend plus guère les expressions « les classiques », « les grandes œuvres de la littérature », ou même « les œuvres » ; en ce moment, on parle plutôt couramment de « textes » et ceci implique sur le plan hiérarchique qu'un texte quelconque est simplement un texte comme les autres. »
  - 11 La pensée de Jeanneret rejoint ici celle de Philippe Breton, auteur de *La parole manipulée* (Boréal, 1997, 221 p.), qui met en doute les bienfaits universels de la clarté de style : « Le style relève de goûts changeants suivant les milieux sociaux et les périodes historiques. Depuis peu, une vingtaine d'années à peu près, un nouveau style de référence s'est imposé, qui fonctionne comme potentialité forte de manipulation du discours. On notera que ce style, porté par les médias de masse, tend aujourd'hui à s'universaliser. Sa caractéristique est de présenter le discours sur le registre de la clarté. Aujourd'hui, il faut être « clair », « transparent », en chasser les « obscurités ». Cette clarté ne doit pas faire illusion : il s'agit bien d'un style relatif (p. 90–1). » L'auteur poursuit sa réflexion en mettant l'accent sur l'aspect séduisant de la clarté lorsqu'elle se substitue à l'argumentation et qu'elle s'obtient au prix de simplifications abusives, de raccourcis trompeurs mais bien reçus. Il existerait bel et bien, dans cette perspective, une rhétorique de la clarté.

- 12 Dans *Les héritiers de Prométhée* (Presses de l'Université Laval, 1999), Jean-René Roy, astrophysicien et professeur de physique, affirme : « Le plus déconcertant est de constater l'ignorance dans laquelle nage le grand public par rapport aux grands savoirs scientifiques actuels. Cette ignorance provient d'un mélange d'indifférence et de réticence ou de malaise devant les nouvelles conceptions de l'homme et de l'univers proposées par la science. Les anciennes visions sont plus sécurisantes dans leur simplicité et par la place éminemment centrale qu'y occupe l'homme, roi de la création. Ainsi peuvent en partie s'expliquer les opinions de publics supposément bien informés par les plus puissants médias de notre époque. Près de la moitié des Américains ignorent que la Terre met une année pour faire le tour du Soleil. Selon un sondage Gallup effectué en juin 1993, 47 % des Américains croient que l'homme fut créé directement par Dieu tel qu'il est actuellement, il y a environ 10 000 ans ! (...) Dans cette ère branchée de l'Internet et du World Wide Web, une fraction importante de la population des pays dits développés reste déconnectée et ignorante des savoirs les plus fondamentaux concernant la nature de l'homme et de l'univers. De toute évidence, il reste une tâche d'éducation gigantesque à accomplir. » (p. 184-5)